

Au bord d'un lit d'hôpital, sous la poche de glucose pendue à sa potence, le goutte à goutte d'une perfusion égrène le temps. Dans son prolongement, un tuyau translucide sinue sur le drap blanc avant de disparaître sous un pansement fixé au bras de Jean.

Au service de réanimation de la clinique des Genêts, Laurence, affublée d'une blouse rose et surchaussée de ballerines, uniforme imposé aux visiteurs pour limiter la contamination bactérienne, est assise au chevet de son mari. Chaque jour elle vient lui rendre visite. Et chaque jour elle espère, en regardant son corps inhabité et son visage sans expression, le voir enfin ouvrir les yeux.

Voilà un an que le temps s'est arrêté pour Laurence, depuis que Jean est tombé dans un coma profond suite à une tentative de suicide par overdose de somnifère.

Les couloirs sont déserts. Les après midi de semaine, les va-et-vient du personnel hospitalier et la présence des visiteurs sont au plus bas. Du silence institutionnel, émergent des chambres voisines le ressac permanent des appareils respiratoires et les bips lointains des électrocardiogrammes.

Dans la chambre de Jean, tout est calme. Laurence, hypnotisée, fixe le mouvement perpétuel du goutte-à-goutte, clepsydre moderne, unique preuve en ce lieu de la réalité de l'espace-temps. Son esprit est ailleurs. Pour la mille et unième fois, elle visionne mentalement les images des derniers mois avant le drame, avant ce qu'elle préfère appeler "*l'accident*".

Il n'y a pas si longtemps, il faisait si bon vivre. Jean Fontaine, cadre supérieur à Vertel, grande entreprise de télécom de l'hexagone, et son épouse, chef d'équipe à Lunodia, filiale d'un géant de l'industrie pharmaceutique, ne manquaient de rien.

Dans la villa de la rue des Mimosas qu'ils louaient à Saint Paul, paisible bourg du sud Toulousain, le couple quadragénaire jouissait pleinement de sa qualité de nanti avec leur fille Fanny, une ado pleine de vie dont ils étaient très fiers, même si sa crise d'adolescence venait parfois mettre à mal l'autorité parentale. « On est tous passé par là. » se disaient-ils magnanimes. Et puis, leurs accrochages étaient bénins et l'extraordinaire complicité entre le père et la fille l'emportait toujours. Très fusionnels, leur connivence et leur habitude de rire de tout agaçaient bien un peu Laurence mais sans plus. Elle les aurait préférés plus adultes et rêvait de débats familiaux autour de grands projets, mais hélas pour elle, chaque tentative finissait toujours à la rigolade. « Qu'ai-je donc fait pour mériter un mari et une fille aussi immatures ! » s'exclamait-elle consternée. Alors, faute d'accord collégial, elle décidait à leur place. Ainsi, petit à petit, Laurence avait pris le pouvoir en douceur avec l'aval supposé de son mari en partant du principe de "*Qui ne dit rien consent*". « Et puis, ne pas avoir à décider, ça doit bien les arranger. » pensait-elle pour se donner bonne conscience.

Voilà ! À part ça, pas un nuage dans le ciel de la famille Fontaine. Mais alors, que s'est-il passé pour que le brumisateur de bonheur se détraque ? Pourquoi Jean s'est-il mis à changer subitement au point d'en arriver un jour à ne plus avoir envie de vivre ? Ces questions, elles ne cessent d'obséder Laurence depuis un an.

Un coup bref à la porte interrompt sa méditation et la fait retomber sur Terre. Une aide soignante en blouse verte entre en tirant un chariot jusqu'au milieu de la chambre.

– Bonjour Madame Fontaine.

– Bonjour Nicole. Je m'attendais à voir Martine. Vous la remplacez ?

– Voyons ! Les mardis après midi, c'est moi qui suis de service, vous le savez bien.

Laurence réfléchit un instant, avant de reprendre.

– Suis-je bête ! Je croyais qu'on était mercredi.

Car depuis un an, elle a eu le temps de connaître les horaires de tout le personnel du service de réanimation.

Comme plusieurs fois par jour, c'est l'heure du nursing, les soins d'hygiène dispensés aux patients dépourvus d'autonomie. Laurence pousse sa chaise qui gêne le passage et rejoint Nicole.

Dès le début, ne supportant pas de rester oisive pendant que d'autres s'occupent de son mari, elle a proposé son aide. Ainsi, à force d'abnégation et de pratique régulière, elle a acquis un savoir-faire qui lui permet aujourd'hui d'assurer tous les soins de base nécessaires à l'hygiène de Jean.

Habituées à travailler ensemble, les deux femmes déplacent le corps inerte, le déshabillent et le lavent avec des gestes complémentaires et coordonnés, sans perdre de temps mais toujours en douceur. Avec une musique classique contemporaine pour accompagner les mouvements synchrones et précis de leur tâche ingrate, on pourrait croire à un ballet moderne.

Jean est remis en position allongée sur le dos, son corps n'offrant aucune résistance aux manipulations des deux femmes.

Profite-t-il un tant soit peu du bien être de se sentir propre ? Nul ne le sait.

Nicole discute encore un peu, mais sans plus, avant de pousser son chariot vers la sortie. Sa tournée ne fait que commencer et toutes les familles, quand elles sont là, sont loin d'offrir leur aide avec autant de bonne volonté.

Laurence s'apprête elle aussi à partir. Elle a largement dépassé la durée de visite maximum autorisée mais on ne la rappelle plus à l'ordre depuis longtemps. Comme chaque fois, avant de quitter la chambre, elle balaye la pièce du regard, s'assure que tout est en ordre, avant de se tourner une dernière fois vers Jean. Puis elle ferme les yeux et prie. Elle souhaiterait tellement, au moins une fois dans sa vie, que Dieu l'entende, si seulement il existe. Mais lorsqu'elle rouvre les yeux sur son mari, aucun signe, aucun frémissement sur ce visage si expressif jadis, n'augure le moindre espoir. Alors, résignée, elle sort à reculons et referme la porte

avec précaution, comme si paradoxalement elle ne voulait pas le réveiller.

Au vestiaire, une fois débarrassée de sa blouse rose et de ses ballerines, elle enfle un blouson de cuir bleu pastel assorti à son jean. Puis elle enlève la pince qui retient sa chevelure et secoue la tête, laissant tomber en cascade ses cheveux blonds sur les épaules. Devant la glace au dessus du lavabo, elle finit de s'arranger. En d'autres circonstances, elle porterait sur elle un jugement impitoyable, bien à tort à en croire les regards furtifs des hommes qui la croisent. Mais en soulignant d'un coup de crayon ses magnifiques yeux verts, elle se dit juste que ça ne suffira pas, que rien ne pourra gommer la lassitude qui ternit son visage.

Sur le parking, Laurence regarde sa montre. « 18h ! Il ne faut pas traîner si je veux éviter les bouchons. » L'Alfa 33 rouge franchit le portail de la clinique. « Si ça roule bien, je peux être à Saint Paul dans une demi-heure. » Alors elle se dépêche. Elle ne veut pas subir le flux à deux à l'heure des véhicules vers la banlieue, ceux-là même qui ce matin s'entassaient mollement dans la capitale occitane.

Finalement, elle s'en sort bien. Si le soleil d'octobre déjà bas dans le ciel ne l'obligeait pas à jouer à cache-cache derrière le pare-soleil, ce serait parfait. Peu à peu, les automatismes prennent le contrôle du volant pendant que son esprit, de nouveau en proie à ses vieux démons, s'en va ruminer toujours les mêmes pensées.

Tout a commencé il y a deux hivers. Est-ce parce que Jean n'était pas un modèle de convivialité, en tout cas personne dans son entourage ne s'est aperçu que, jour après jour, il se refermait sur lui-même. Insensiblement, sa conversation s'est étiolée jusqu'à atteindre un niveau de communication minimal. Et quand il était forcé de répondre aux sollicitations de ses interlocuteurs, il balançait des laconiques : « Peut-être », « J'sais pas », ... « Bof ! ». Cette attitude, qui aurait dû donner d'alarme, n'avait pourtant pas

éveillé les soupçons de Laurence. Trop habituée au caractère taciturne et lunatique de son mari, elle était loin de soupçonner la gravité de la situation. « Ça lui passera » se disait-elle. En fait, non seulement ça ne passa pas mais l'évolution de son comportement empira. Ainsi, lorsque Jean consentait exceptionnellement à s'exprimer autrement que par onomatopées, c'était pour tenir des discours incohérents. Un jour, il lui révéla l'existence d'une seconde vie. Une vie parallèle qu'il menait en d'autres lieux... avec une autre femme. Elle s'appelait Julie. Au début, Laurence prit ses aveux pour argent comptant et les semaines qui suivirent, il va sans dire, le couple vécut l'enfer. Qui aurait pu deviner alors, que Jean était victime d'un dédoublement de la personnalité, que Julie, sa maîtresse, et tout l'environnement qu'il évoquait, n'existaient pas ? Il vivait si intensément dans ce monde imaginaire créé de toute pièce qu'il avait fini par le croire réel. Il fallut du temps et l'aide de Gégé, alias Gérard, l'ami du couple et collègue de travail de Jean, pour que Laurence comprenne enfin. Après des jours passés à l'épier dans les locaux de Vertel et à le filer à la sortie du travail jusqu'à son retour à la maison, Gégé fut formel. Il était matériellement impossible que son ami puisse mener une double vie.

Il était urgent d'agir. Laurence tenta à maintes reprises de convaincre Jean de son état mais en vain. Jusqu'au jour où, las du harcèlement permanent de son épouse, il accepta de consulter le docteur Mogran, chef du service psychiatrique de l'Hôpital Primerose. Le diagnostic fut sans appel, Jean souffrait d'une forme rare de schizophrénie et un traitement de quelques semaines à l'hôpital s'avérait nécessaire.

Ensuite, tout alla très vite. Persuadé d'être bien portant et furieux contre Laurence, Jean l'accusa d'avoir manipulé Mogran dans le but de le faire enfermer. Pourquoi ? Pour se débarrasser de lui et profiter pleinement de son amant. Car il en était persuadé, Laurence avait un amant. Et cette hypothèse s'ancra définitivement dans son esprit lorsque Mogran lui annonça le prolongement de son hospitalisation pour une durée indéterminée, le même jour où

Laurence arriva accompagnée de Gégé. Pour lui, la liaison de sa femme avec son meilleur ami ne faisait plus aucun doute.

Laurence, les mains crispées sur le volant derrière une Laguna mollassonne, se rappelle cette visite et la crise d'hystérie qui s'en suivit. Pas moins de trois infirmiers durent batailler pour maîtriser Jean qui s'était rué sur Gégé pour lui casser la gueule. Elle en frémit encore.

Quelques semaines après son internement, une infirmière de nuit donnait l'alarme. Trouvé inanimé dans sa chambre, Jean venait d'avaler une dose massive de somnifères. On put intervenir à temps pour le sauver mais trop tard pour l'empêcher de tomber dans un coma profond. Il fut transféré au service de réanimation de la clinique des Genêts le 8 octobre.

« Aujourd'hui, ça fait un an jour pour jour. » pense Laurence tout haut. « Dire qu'on avait mille projets ! Moi qui rêvais d'ajouter une tour au moulin ». Le moulin, c'était leur pied à terre à la campagne. Un endroit qu'ils avaient transformé en petit paradis à force d'user leurs week-ends à restaurer les murs branlants et paysager les terres en friche.

Le soleil éblouit toujours autant. Arrivé à l'entrée de Saint Paul, l'Alfa s'apprête à traverser le carrefour quand soudain, venant de la droite, une Audi s'engage à vive allure forçant la priorité. Laurence pile, debout sur la pédale des freins. L'Audi fait une embardée, la collision est évitée de justesse. Laurence redémarre en feignant d'ignorer l'autre chauffeur, un vieux beau acharné sur son klaxon, exprimant sans équivoque le fond de sa pensée par des gestes obscènes.

Laurence, livide, sent son cœur s'emballer sous l'effet rétroactif de la décharge d'adrénaline. Ce carrefour, elle l'a traversé mille fois sans jamais griller la priorité. « Méfie-toi, se dit-elle, à force de remuer sans cesse le passé, tu vas finir par te perdre ou devenir folle à ton tour ».

Deux minutes plus tard, l'Alfa tourne à droite, rue des Mimosas et franchit le portail de la villa.

Une fois dans le hall d'entrée, Kelba, une petite chienne au poil brun, accueille sa maîtresse par ses jappements joyeux en sautant autour d'elle pour quémander ses caresses. Puis elle regagne son panier près de la porte et tourne vingt fois sur elle-même avant de trouver la position idéale et se coucher enfin.

« Fanny, tu es là ? » lance Laurence. Pas de réponse. À cette heure, elle doit être chez son amie Clarisse, rue des Tilleuls, juste à côté.

Elles étaient dans la même classe depuis la sixième jusqu'à la seconde. Ensuite, Clarisse a redoublé et l'année d'après, très perturbée par l'accident de son père, ce fut au tour de Fanny. Si bien qu'à la rentrée, les deux amies se sont de nouveau retrouvées en première dans la même classe.

Inutile de dire que Fanny, obsédée par le drame familial, vécut une année de martyr. Aujourd'hui encore, elle vit dans l'angoisse permanente de l'incertitude. Mal dans sa peau, les nerfs à vif, ce sont ses proches qui en font les frais. Sa mère est évidemment en première ligne, mais tous y passent, y compris Xavier, son ex-petit-ami qu'elle a viré manu militari le mois dernier sans donner d'explication. Dans la tourmente, il semble que seule l'amitié de Clarisse ait survécu.

Mais son plus précieux soutien, son puits sans fond de ressources morales, c'est la musique. Chanteuse dans le groupe Rap "*Les Raptoo*" qu'elle a monté il y a deux ans avec Xavier et des copains du Lycée, elle s'investit à fond dans la préparation de leur nouveau spectacle. Les répétitions des Raptoo lui offrent un luxe d'une valeur inestimable, celui de s'évader et de laisser aux vestiaires, l'espace d'un soir ou d'un mercredi après-midi, ses angoisses et ses idées noires.

En attendant le retour de Fanny, Laurence réchauffe le repas du soir. Nerveuse, elle va et vient dans la cuisine et d'un geste brusque, claque violemment une porte de placard. Kelba sursaute dans son panier, puis enfonce son museau sous ses courtes pattes,

les oreilles aux aguets, dressées à chaque fracas d'assiette et de couvert posés sur la table.

L'objet de cette humeur ? La revue professionnelle de Vertel trouvée dans la boîte à lettres en arrivant, et jetée aussitôt à la poubelle. Car pour l'entreprise, même s'il est en longue maladie, Jean compte toujours parmi ses salariés. Ainsi, chaque trimestre, cet envoi réveille en Laurence des rancœurs au sommeil, il est vrai, très léger.

Pour elle, ça ne fait aucun doute, si Vertel n'avait pas poussé Jean au-delà de ses limites, si on ne lui avait pas confié la mission kamikaze de déplacer un service technique entier de Toulouse vers Lyon, on n'en serait pas là aujourd'hui. Pris en tenaille entre l'opposition farouche de syndicats virulents, opposés à toute suppression de poste sur la région, et la pression soutenue d'une direction sourde aux revendications et intransigente sur le planning, sa position était devenue un enfer. Et sans la promesse d'un avancement en cas de succès, il y a fort à parier qu'il aurait laissé tomber.

Au prix d'efforts considérables, malgré un stress et une pression à la limite du burn out, le succès fut total. Seulement voilà ! En récompense, non seulement Jean s'est vu refusée la promotion convoitée, mais il n'eut même pas la faveur d'échapper au convoi des salariés mutés. Sa déception fut à la mesure de sa fatigue nerveuse, à savoir, catastrophique.

La DRH de Vertel avait justifié sa décision par le changement de comportement récent observé chez Jean. Avec ses difficultés à communiquer, ses absences intellectuelles répétées et inexplicables, il n'était plus en mesure d'occuper un poste à responsabilité élevée, du moins pour l'instant. Le risque était trop grand, autant pour lui que pour l'entreprise. Et s'il le fallait, Alain, son chef, aurait pu témoigner de ses distractions inhabituelles et fréquentes, voire de ses endormissements réguliers pendant les réunions de travail, quand il n'oubliait pas d'y assister.

Pour Laurence, ces explications sont irrecevables. Mais surtout, elle juge inadmissible l'attitude de Vertel qui, au lieu de



s'investir à rechercher les causes du mal, avait préféré s'en tenir confortablement aux faits. Depuis, elle n'en démord pas. C'est le manque de considération et le mépris de l'entreprise au regard du sacrifice consenti par Jean qui déclenchèrent ses troubles mentaux et le poussèrent à commettre l'irréparable. C'est son intime conviction. Quoique ! Car derrière la douillette hypothèse où Vertel incarne la cause de tous ses maux, s'en cache une autre, plus douloureuse, qu'elle s'est toujours soigneusement gardée de sonder.

Crissement du panier d'osier, crépitement des griffes sur le carrelage. Kelba remue la queue. L'arrivée d'un personnage familier est imminente. La porte s'ouvre et se referme. Fanny, dans son élan, grimpe les escaliers quatre à quatre pour regagner sa chambre.

– À table ! lance Laurence.

– J'arrive !

Fanny pose son cartable, allume l'ordinateur, histoire de voir qui est sur MSN, et redescend à la cuisine.

Comme trop souvent, la mère et la fille dînent en tête à tête dans une ambiance monacale. Toutes deux enfermées dans leurs idées noires, la télé en sourdine parle pour elles. C'est l'heure du JT. PPDA enchaîne une à une les catastrophes dans l'indifférence totale. Rien n'empêchera Laurence de mastiquer tête basse, et Fanny de jeter un regard absent vers le poste de télévision.

Le repas ne traîne pas. Fanny se lève et débarrasse la table. Elle s'apprête à vider son assiette dans la poubelle quand elle aperçoit le magazine de Vertel. « Pourquoi jettes-tu la revue professionnelle de papa, dit-elle ? Il sera bien content de l'avoir à son réveil. » Car, dans sa foi inébranlable, Fanny ne doute pas une seconde du rétablissement imminent de son père. « Papa va se réveiller, tout repartira comme avant » se répète-t-elle sans cesse, persuadée que cette période sombre n'est qu'une parenthèse de sa vie.

« Connaître l'activité de l'entreprise en son absence, ça l'aidera à recoller à l'actualité. » poursuit-elle.

Laurence qui, les mains plongées dans l'évier, s'acharne à gratter le fond brûlé d'une casserole, ne répond pas tout de suite.

Tout à coup, elle éclate.

– Ne me parle plus de cette saloperie de boîte. Sans leurs conneries, on n'en serait pas là.

– Certes ! Peut-être que ses soucis au boulot n'ont rien arrangé, mais il n'y a pas que ça.

– Ah bon ! Sais-tu combien il y a eu de suicides à Vertel cette année ?

– Souviens-toi de ce qu'a dit Mogran, répond Fanny d'une voix apaisante. Ça devait arriver tôt ou tard. N'importe quel événement aurait pu déclencher sa maladie.

Comme la bourrasque annonce l'orage, la discussion s'anime. Face à la thèse de Laurence où Vertel est seule coupable, Fanny a une autre version mais jusque là, elle ne lui en a jamais parlé. « À quoi bon s'opposer à ses certitudes ! pense-t-elle. Elle a bien assez de problèmes comme ça. » Et puis, et surtout, c'est le genre de sujet propre à exciter leurs caractères trempés et le risque de les entraîner dans un affrontement musclé.

Mais ce soir, alors que Laurence ne décolère pas, Fanny a décidé pour une fois de ne pas courber l'échine. Le ton monte progressivement. La fille tenant tête à sa mère, la joute verbale va crescendo.

Soudain, Fanny, à court d'argument, poussée dans ses derniers retranchements, sort de ses gonds. « Tant pis pour toi maman ! » se dit-elle avant de se lâcher.

« Enfin ! Arrête de nier l'évidence et de toujours diaboliser Vertel ! La vérité, c'est que papa et toi ne vous entendiez plus. T'es-tu seulement aperçue qu'à force de prendre l'ascendant sur lui, tu as fini par l'étouffer ? À la fin, rappelle-toi, tu t'étonnais qu'il ne te parle plus. Avait-il le choix ? Quoiqu'il dise tu avais toujours le dernier mot. Alors, fatigué, il a baissé les armes. Pour se dé-

fendre il s'est replié sur lui-même et s'est inventé un monde intérieur que tu ne puisses gouverner. Il y était si bien qu'il aurait voulu ne plus en sortir. Tu as vu où ça l'a mené ? Hélas ! Tu ne lui as pas laissé le choix. »

La réplique explosive n'arrive pas. Au contraire, Laurence reste sans voix, ce qui paradoxalement ne rassure pas Fanny. Même si l'exposé fut quelque peu troublé par une passion excessive, son dérapage verbal, en appuyant fort là où ça fait mal, a crevé l'abcès. Fanny vient de mettre au grand jour la véritable raison du drame familial. Elle a exhumé ce que Laurence gardait enfouie au plus profond d'elle-même et qu'il lui sera désormais impossible de nier.

K.O debout, lentement, les gestes mal-assurés, elle saisit un torchon et une assiette sur l'égouttoir. Le dos tourné, Fanny ne voit pas les larmes inondant le visage de sa mère. Le sentiment de culpabilité qui l'habitait et qu'elle tentait d'étouffer depuis des mois, jaillit dans la douleur et dans la délivrance.